

Les premières années de l'Institut de recherche et d'histoire des textes

Louis Holtz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/2742>

DOI : 10.4000/histoire-cnrs.2742

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 mai 2000

ISBN : 978-2-271-05708-2

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Louis Holtz, « Les premières années de l'Institut de recherche et d'histoire des textes », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 2 | 2000, mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/2742> ; DOI : 10.4000/histoire-cnrs.2742

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Comité pour l'histoire du CNRS

Les premières années de l'Institut de recherche et d'histoire des textes

Louis Holtz

Le projet scientifique

- 1 La fondation de l'Institut de recherche et d'histoire des textes¹ (IRHT) remonte à 1937, à l'époque où la recherche publique française était en cours d'organisation sous les auspices de la Caisse nationale de la recherche scientifique, créée le 30 octobre 1935. Lorsque le CNRS fut institué par décret du 19 octobre 1939, donc dans les premières semaines de la Seconde Guerre mondiale, les équipes gérées jusque-là par la Caisse nationale furent de la façon la plus naturelle intégrées dans la nouvelle structure.
- 2 La fondation de cet institut ou, comme on disait déjà, de ce laboratoire, le premier qui ait été créé dans un domaine autre que les sciences exactes, était en fait le point d'aboutissement d'un projet que mûrissait depuis longtemps un homme d'une forte personnalité, bien à l'écoute de son temps et même assez en avance sur lui, l'historien Félix Grat², un projet qu'il ne gardait pas jalousement, mais qu'il avait eu maintes fois l'occasion d'exposer en public. L'empreinte de F. Grat marque aujourd'hui encore l'Institut de recherche et d'histoire des textes, et c'est par lui qu'à la fois commence et se poursuit son histoire, puisque la vision que le fondateur avait de la fonction dévolue à son institut enveloppait déjà ses extensions futures et était assez souple et cohérente pour défier les avancées techniques, l'usure et les modes.
- 3 Singulière destinée que celle de cet homme qui commence pour ainsi dire ses études supérieures au combat et qui, après avoir lancé avec passion une entreprise intellectuelle d'envergure, meurt au combat, en héros. Il était né à Paris le 12 novembre 1898 d'un père fonctionnaire (contrôleur principal de l'enregistrement) et d'une mère modiste, qui avait son atelier rue Vivienne. Il allait avoir seize ans quand éclata la Première Guerre mondiale. Son adolescence, sa jeunesse et finalement toute sa vie sont profondément marquées par la guerre. Brillant élève du lycée Condorcet, il obtient en 1916 le baccalauréat dans la série latin-sciences-philosophie, puis s'inscrit à la faculté des lettres pour préparer la licence d'histoire et géographie. Le moment de l'incorporation arrive. Au lieu de rester à l'arrière, il se porte volontaire pour entrer dans un corps franc dont la

mission est de ramener des prisonniers vivants. Le 14 août 1918, au cours d'une expédition nocturne, il prend la place du chef de détachement tué sous ses yeux, oblige trois adversaires à se rendre, ce qui lui vaut la croix de guerre. Cette action d'éclat scelle, si on peut dire, son destin. Il est envoyé à Saint-Cyr comme élève aspirant et, quand l'Armistice est signé, est nommé aspirant à Trèves, au service historique des armées. C'est aux armées qu'il obtient sa licence ès lettres, et qu'il prépare à la fois une licence en droit et le concours de l'École des chartes, où il est reçu le 17 novembre 1919. Il devra suivre par correspondance la première année d'études à l'École, jusqu'à son retour à la vie civile, demandant des permissions exceptionnelles pour passer ses examens. Démobilisé en 1920, il poursuit assidûment ses études de droit, sa scolarité aux Chartes, en même temps qu'il suit à l'École pratique des hautes études les séminaires de Ferdinand Lot. Il sort quatrième de l'École des chartes, avec une thèse intitulée *Étude diplomatique sur les actes de Louis II le Bègue, Louis III et Carloman, rois de France (877-884), suivie d'un catalogue de ces actes*³, et obtient le 12 février 1923 son diplôme d'archiviste-paléographe. En cette même année 1923, il est nommé, au titre de l'École pratique des hautes études, membre de l'École française de Rome. En fait, c'est là, à Rome, qu'est né le projet qui va présider, quelques années plus tard, à la création de l'Institut de recherche et d'histoire des textes : à Rome et plus précisément peut-être à la Bibliothèque vaticane. Les travaux scientifiques de F. Grat, aussi bien sa thèse des Chartes que le mémoire qu'il élaborait à Rome sur le *motu proprio*⁴ et que les actes d'Urbain VI dont il préparait la publication, l'orientaient, comme il était de règle pour un archiviste-paléographe, vers la diplomatique et les études médiévales. Mais Rome est un lieu de fascination. C'était dans les toutes premières années du pontificat de Pie XI : un ancien préfet de la bibliothèque ambrosienne, puis de la bibliothèque vaticane, occupait le trône de saint Pierre. L'une des premières initiatives du nouveau pape avait été de relancer, pour le faire aboutir enfin, le projet d'édition critique de la Vulgate de saint Jérôme, dont, au début du siècle, Pie X avait été le promoteur. L'ordre bénédictin qui s'était vu confier cette tâche avait chargé un moine de Solesmes, dom Henri Quentin, de mener à bien l'étude préliminaire de la tradition manuscrite. La rencontre de F. Grat et de cet érudit va être déterminante. Dom Quentin s'était fixé pour objectif de rassembler l'ensemble de la tradition manuscrite de la Vulgate, c'est-à-dire d'examiner plusieurs centaines de manuscrits (en particulier les manuscrits antérieurs au XI^e siècle, près de 700, dit-il), et d'en étudier les rapports réciproques, persuadé que bon nombre de témoins anciens avaient été jusque-là ignorés, négligés ou mal exploités. Son mémoire⁵, dédié à Pie XI, apportait en outre des suggestions méthodologiques nouvelles dans le domaine de l'édition critique⁶. Cette idée simple, empruntée à dom Quentin, que, pour retrouver dans sa vérité et son authenticité un texte transmis par copie successive, il faut un examen critique de chacune des sources manuscrites, et donc que la première tâche est de les réunir toutes, est l'une des trois grandes idées à l'origine du projet de F. Grat.

- 4 Or, c'est non pas sur des auteurs de l'Antiquité tardive ou du Moyen Âge que ce chartiste se met à expérimenter, à Rome même, les théories de dom Quentin, mais sur les manuscrits des classiques latins. Car ce latiniste a une profonde admiration, sans doute éveillée dès ses études secondaires, pour les grands auteurs de la romanité, qui constituent pour ainsi dire son jardin secret. De fait, il découvre dans les collections de la Vaticane, alors insuffisamment décrites, trois manuscrits inconnus de Tacite⁷. La seconde grande idée que F. Grat emprunte à dom Quentin suppose que le bénédictin ait reçu le jeune membre de l'École de Rome dans son monastère et lui ait montré concrètement comment il travaillait. Les manuscrits sont des livres, et des livres uniques. Ou bien il faut

aller à eux en parcourant les bibliothèques, ou bien les faire venir à soi, ce qui ne peut s'obtenir que dans des cas très rares. La technique moderne offre une troisième voie, la photographie, qui permet de consulter autant de fois qu'on veut le texte de ces pièces uniques et précieuses que sont les livres manuscrits, sans avoir à les rouvrir. C'est sur photo que l'équipe de dom Quentin faisait la collation du texte, c'est-à-dire notait les divergences de chaque exemplaire par rapport au texte jusque-là reçu : « Si l'on avait voulu envoyer dans les bibliothèques de l'Europe tous les moines nécessaires pour exécuter les collations sur les manuscrits mêmes, on aurait vidé les monastères, ou plutôt on aurait essuyé des refus de la part de tous les supérieurs. Grâce à la photographie, cette grave difficulté fut heureusement surmontée [...]. Successivement, les bibliothèques de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Suisse et d'Espagne nous livrèrent leurs trésors. Nous possédons maintenant à Saint-Callixte du Transtévère, notre siège central, une collection unique de reproductions photographiques de manuscrits de la Vulgate. Ces photographies, nous les communiquons à nos collaborateurs, qui sans nous déranger, dans le calme de leurs cellules monastiques, exécutent pour nous les collations nécessaires. Les photographies ont un autre avantage, c'est d'être toujours à notre disposition pour les vérifications utiles...⁸ »

- 5 Ce que les Bénédictins réalisaient pour le texte de la Vulgate, on pouvait le réaliser pour d'autres textes, c'est-à-dire identifier chaque manuscrit, déterminer le lieu et la date de sa copie, le décrire en notant ses caractéristiques, enfin le faire sortir de son unicité par la photographie avant de le collationner. Dès le début, F. Grat sait donc que ce qui est valable pour une classe de manuscrits l'est inévitablement pour une autre.
- 6 Cette rencontre de F. Grat et de dom Quentin, matérialisée, dans les archives familiales, par une belle photo qu'un peu plus tard le moine de Solesmes dédiait à l'universitaire⁹, prend aujourd'hui, avec le recul, une signification symbolique. L'érudition française, par laquelle les sciences humaines vont entrer, grâce à l'Institut de recherche et d'histoire des textes, dans le cercle encore étroit de la recherche scientifique, a depuis longtemps une dette à l'égard des savants bénédictins et notamment des Mauristes, créateurs, aux XVII^e et XVIII^e siècles, des « sciences auxiliaires de l'histoire », la paléographie, la diplomatique, ces disciplines qui élaborent les méthodes permettant de distinguer, parmi les documents du passé, les faux des authentiques : un riche parrainage pour l'institut, que fondera un peu plus tard F. Grat, que cette inspiration reçue d'un membre éminent de l'ordre bénédictin.
- 7 De plus, le projet de F. Grat et la fondation de l'Institut de recherche et d'histoire des textes qui en est la matérialisation étaient dans le sillage de tout un mouvement qui dans l'entre-deux-guerres portait les chercheurs vers une nouvelle approche, je ne dis pas de l'histoire, mais de la philologie, par le moyen de méthodes beaucoup plus exigeantes et rigoureuse qu'au XIX^e siècle. C'est dans cet esprit que, pour l'Antiquité, Jules Marouzeau avait à la fin des années 20 conçu une bibliographie exhaustive et raisonnée, *L'Année philologique*, et qu'il avait en 1923 fondé la Société des études latines¹⁰. Mais de même que la nouvelle histoire doit beaucoup aux historiens médiévistes, de même ce mouvement pour une plus grande exigence méthodologique dans le domaine de la philologie, largement international, doit beaucoup aux études médiévales. Comment, pour l'Antiquité, en serait-il autrement puisque la majeure partie des documents qui nous livrent les textes antiques sont des documents médiévaux ?
- 8 Rappelons ici l'importance de l'École de Munich, fondée à la fin du XIX^e siècle par Ludwig Traube, reprise par Paul Lehmann, puis par Bernhard Bischoff, école qui a créé le concept

de *Handschriftenkunde*, avant même que l'helléniste français Alphonse Dain n'inventât celui de codicologie. C'est aussi dans les années 30 qu'Elyas Avery Lowe, élève lui aussi de l'École de Munich, entreprend sa grande enquête scientifique sur les manuscrits latins antérieurs à l'an 800, dont le premier tome paraît en 1934 et qui ne sera achevée qu'en 1972. C'est également dès 1937 que Paul Oscar Kristeller se met à parcourir les bibliothèques italiennes à la recherche des manuscrits de la Renaissance négligés ou oubliés. Enfin et surtout, c'est en 1934 que Giorgio Pasquali publie son fameux livre *Storia della tradizione e critica del testo*, qui appelle à refonder, sur des bases nouvelles, la technique de l'édition critique établie au XIX^e siècle par Karl Lachmann, en mettant en valeur le caractère unique de l'histoire de la transmission de chaque texte et la nécessité de prendre en considération cette histoire avant même d'en entreprendre l'édition. Cette position très souple allait largement à l'encontre de la rigidité abstraite des lois proposées en 1911 par Louis Havet dans son *Manuel de critique verbale*.

- 9 Devenu professeur, quoique non encore titulaire¹¹, F. Grat fait une tentative personnelle pour aller à la recherche des manuscrits classiques dans les bibliothèques européennes. Il s'est muni d'un équipement photographique hautement spécialisé, qui lui permet de réaliser des microfilms documentaires - ce qui est à l'époque une technique absolument nouvelle - et, convaincu que l'Espagne recèle des exemplaires précieux ayant jusque-là échappé à l'attention des chercheurs, fait en six semaines, au printemps de 1933, le tour des bibliothèques espagnoles, dont beaucoup étaient des fondations ecclésiastiques difficiles d'accès (il s'était procuré des lettres d'accréditation). Le voyage est récompensé par plusieurs belles découvertes¹².
- 10 C'est dans les articles écrits au retour de cette mission privée en Espagne qu'il précise sa méthode et surtout la destination des informations recueillies : « Je ne me suis pas borné à relever tous les exemplaires des oeuvres latines, j'ai photographié en entier ou en partie les plus importants ; j'ai ainsi plus de 1 600 clichés qui ne forment, d'ailleurs, que le début d'une collection destinée à s'accroître considérablement par la suite. L'oeuvre que j'ai entreprise est destinée à tous ; je n'ai nullement l'intention de garder pour moi le résultat de mes découvertes [...] et quand j'aurai fini le relevé de mes manuscrits espagnols, mes fiches et mes photographies seront à la disposition des travailleurs. Ainsi il est permis d'entrevoir le moment où tous les manuscrits des classiques latins seront répertoriés...¹³ »
- 11 Quoiqu'il ne soit encore fait état que d'un projet individuel, les trois grandes idées qui présideront quatre ans plus tard à la fondation de l'Institut de recherche et d'histoire des textes se trouvent ici réunies : faire un relevé exhaustif des manuscrits, les photographier, mettre l'ensemble de ce matériel à la disposition de tous les chercheurs. Aujourd'hui encore, ces principes sont le fondement de l'action de l'institut créé par F. Grat.
- 12 Le programme ainsi esquissé se trouve précisé dans la communication donnée par F. Grat au congrès de l'association Guillaume-Budé de Nice en 1935¹⁴. Mais, dès cette époque, il envi-age non plus la quête solitaire des manuscrits, mais un travail d'équipe, et fait adopter par le congrès le voeu suivant : « Considérant qu'une amélioration certaine des textes des classiques latins peut être obtenue par une connaissance plus complète de la tradition manuscrite ; qu'il importe en conséquence d'établir le relevé complet et critique de tous les manuscrits des classiques latins en y joignant la photographie totale ou partielle des exemplaires de quelque importance, le Congrès émet le voeu que soit créé au plus tôt un Institut d'histoire des textes rattaché à la faculté des lettres de l'université de Paris...¹⁵ » Désormais le projet devient donc celui de la communauté des latinistes français.

Sur l'idée, qui s'est peu à peu imposée à lui, que de telles recherches dépassent les moyens du chercheur individuel, F. Grat aura un peu plus tard l'occasion de revenir quand il s'exprimera à la tribune de la Chambre des députés : « La science est arrivée à un point où la recherche individuelle, si désintéressée qu'elle soit, si loin poussée qu'elle puisse être, ne peut pas donner tous ses fruits. Nous arrivons dans le domaine scientifique à la nécessité absolue du travail par équipes¹⁶. »

- 13 La maturation du projet de F. Grat a donc connu plusieurs étapes successives dont nous suivons exactement la progression : la démonstration qu'il suffit de chercher dans les fonds anciens pour trouver des manuscrits inconnus est faite par lui dès son séjour à Rome et confirmée par son voyage en Espagne de 1933. Mais à s'être essayé personnellement à cette tâche immense qui consiste à étudier les catalogues, voir les manuscrits, les décrire, les photographier, F. Grat a acquis la conviction que ce travail est à la mesure non pas d'un homme seul, mais d'une équipe, et c'est la deuxième étape. Il s'adresse alors à la communauté scientifique pour qu'elle ratifie cette façon de voir et introduise une demande collective (Congrès Guillaume-Budé, *Revue des études latines*) : troisième étape. Il se rend vite compte que l'institut auquel il rêve n'aura ni crédits, ni moyens, ni liberté des programmes s'il est rattaché à une université, fût-elle l'université de Paris, et qu'il faut que la recherche en France jouisse d'une entière indépendance à l'égard de l'enseignement supérieur, idée partagée par un homme qui s'est toute sa vie battu pour cela, le physicien Jean Perrin, prix Nobel de physique 1926 : quatrième étape. Enfin, dernière étape, une réflexion sur l'objet qu'est le livre manuscrit et sur son histoire le convainc que l'institut projeté devrait s'occuper non pas uniquement des manuscrits des auteurs classiques latins, mais de tous les documents, dans les langues les plus diverses, sur lesquels repose l'histoire des textes transmis par copie successive.
- 14 En fait, ce qu'a en vue F. Grat, c'est tout ce qui concerne la transmission de l'écrit, particulièrement précaire, il faut l'avouer, quand l'écrit se présente sous la forme manuscrite, mais qui pose de toute façon (et même quand l'écrit est imprimé) des problèmes spécifiques. C'est avant la lettre (car ce sens du mot n'est pas mentionné dans le grand *Dictionnaire de la langue française* de Robert, édition de 1962) ce que nous appelons aujourd'hui le domaine de la « réception¹⁷ », qui étudie tout ce qui concerne la transmission jusqu'à nous des textes du passé, y compris l'influence que les textes ont exercée sur la culture des époques et des lieux par lesquels ils ont transité, les nouvelles œuvres qui s'en sont inspirées, les déformations ou les métamorphoses qu'ils ont subies. Il y a là une notion toute récente : l'histoire même de l'Institut des textes offre une image fidèle de la façon dont, du moins pour la France, cette notion s'est peu à peu construite et enrichie, et est devenue si importante que les spécialistes qui ne la prennent pas aujourd'hui en considération affaiblissent gravement leur discipline. Dans cette large vision, le latiniste s'effaçait devant l'historien. En effet, remonter aux sources est indispensable, mais ne suffit pas : il faut de plus suivre le cheminement des textes jusqu'à nous. Pour ce qui est des textes, qui sont, parmi les documents historiques, les seuls qui parlent, l'historien dépend du philologue, ou encore doit se faire philologue.

Les années héroïques

- 15 Voilà ce qu'était le projet de F. Grat au moment où se produit dans sa vie un tournant imprévu : à Laval, le pays de sa femme, où il trouve, peut-être mieux que dans son appartement de Vincennes, l'inspiration pour ses savantes recherches, F. Grat reçoit la visite de représentants du monde paysan, qui lui offrent de prendre en mains leurs intérêts en se présentant aux élections législatives d'avril 1936. Il finit par accepter et se

lance avec énergie dans la campagne électorale, sous l'étiquette « Républicain national ». Élu contre les candidats du Front populaire, il renonce à son enseignement pour se consacrer entièrement à son mandat et partage son temps entre Laval et Paris.

- 16 Cette élection, en faisant de F. Grat un homme politique¹⁸, va lui permettre de concrétiser ce qui n'était jusque-là que projet, rêve ou vœu pieux. Sur les suggestions de Jean Perrin, Léon Blum donne, pour la première fois, une place officielle à la recherche scientifique en créant au ministère de l'Éducation nationale un sous-secrétariat d'État à la recherche scientifique confié d'abord à Irène Joliot-Curie, à laquelle succéda en novembre 1936 J. Perrin lui-même. F. Grat lui demande aussitôt un rendez-vous¹⁹ et, dans les mois qui suivent, sait l'intéresser à son projet : sa double qualité de député et d'universitaire lui ouvrait bien des portes. Nous devinons aussi que longtemps avant la réunion de la commission, formée de spécialistes, qui se tint dans le bureau de J. Perrin le 7 mai 1937 (« une assemblée de littéraires présidée par un scientifique » écrira plus tard²⁰ Jean Glénisson) et au cours de laquelle fut approuvé « le principe de la création d'un institut qui donnerait ses soins à la recherche et à l'étude des manuscrits²¹ », F. Grat avait multiplié les consultations et les démarches, et il est vraisemblable qu'il avait suggéré au ministre les personnalités à inviter.
- 17 Une note dactylographiée (arch. IRHT) sur papier sans en-tête, malheureusement non datée et non signée²², mais qui ne peut être postérieure à octobre 1939 et doit être placée dans l'été 1938, essaie tant bien que mal de reconstituer après coup la liste des participants à la réunion : « MM. J. Perrin, Cavalier²³, Faral, Carcopino, Vendryès, Mario Roques et F. Grat », et aussi MM. Ernout et Mazon d'après Jeanne Vielliard. Le nom de Julien Cain est rajouté dans la marge, au crayon, sans doute de la main de J. Vielliard²⁴.
- 18 Il vaut la peine de s'arrêter sur la qualité des membres de la commission, car leur présence lors de la réunion fondatrice donne à la nouvelle équipe de recherche un parrainage institutionnel large et précieux : Mario Roques, membre de l'Institut, fondateur de l'« inventaire de la langue française », apporte l'appui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et représente aussi l'École des chartes ; Jérôme Carcopino, historien de l'Antiquité, directeur de l'École française de Rome, affirme par sa présence le rôle essentiel que l'École française a joué dans l'élaboration du projet de F. Grat et garantit au nouvel institut la collaboration des écoles et des instituts français à l'étranger, nécessaire pour mener à bien une entreprise par définition internationale ; Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, ne symbolise pas seulement le lien fondamental du nouvel institut avec les bibliothèques, il lui offre également l'hospitalité rue de Richelieu dans les locaux du département des manuscrits, où les chercheurs trouveront à la fois l'une des plus riches collections de manuscrits au monde, mais aussi tous les catalogues et les instruments de travail indispensables à leurs recherches. Étaient aussi représentés : le latin classique²⁵ par Alfred Ernout, le latin médiéval par E. Fayal, le grec par Paul Mazon, les langues celtiques par J. Vendryès, les langues vernaculaires par Mario Roques. À elle seule, la composition de la commission constitutive montre bien que F. Grat n'avait plus en vue uniquement les auteurs classiques latins, mais concevait un institut qui étudierait « la transmission écrite de la pensée humaine » (car telle est la mission ambitieuse que lui-même et ses successeurs revendiqueront à maintes reprises pour l'IRHT). Certes, les spécialistes consultés représentent les domaines linguistiques fondamentaux de la culture occidentale, du grec aux langues vernaculaires. Il y manquait les langues de l'Orient, l'arabe et l'hébreu, mais, de la part de F. Grat, comme on le verra plus tard, ce n'était pas un oubli. Il y manquait aussi les écrits en écriture pré-

alphabétique du Moyen-Orient, il y manquait les langues de l'Extrême-Orient, mais personne n'a jamais songé sérieusement à étendre la compétence du nouvel institut de ces côtés-là. Dépouvé comme nous le sommes de tout compte rendu sur ce qui s'est dit dans le bureau de J. Perrin (car nous n'avons pas les notes qu'a dû forcément prendre F. Grat et une enquête dans les archives de la Caisse nationale s'est révélée jusqu'ici infructueuse), nous en sommes réduits aux hypothèses ou aux déductions, y compris sur la date de la fameuse réunion.

- 19 Certes, et c'est l'essentiel, F. Grat avait obtenu satisfaction. Son plan de travail concernant les classiques latins avait été approuvé. Il avait décroché trois postes : une bourse de maître de recherche pour le secrétaire général de l'équipe, un attaché de recherche, une sténodactylo²⁶. Il avait reçu aussi des crédits pour lancer l'opération dès 1937, et l'assurance d'un budget régulier pour les années suivantes, afin de pouvoir recruter du personnel auxiliaire rémunéré à la vacation, acheter du matériel de bureau et un équipement photographique ; enfin, on lui accordait des crédits de mission à l'étranger pour ses collaborateurs, puisqu'il s'agissait, au moins dans un premier temps, de faire le tour des bibliothèques européennes pour y inventorier et y photographier les manuscrits d'auteurs classiques, sur le modèle de la mission privée qu'il avait lui-même effectuée en Espagne. Le problème des locaux était lui aussi réglé, au moins provisoirement. Pour finir, on lui promettait un arrêté de création officielle pour l'Institut de recherche et d'histoire des textes, dont on l'invitait à soumettre un projet de statuts à la Direction.
- 20 Avait-on dès cette première étape admis que d'autres secteurs que la latinité classique seraient pris en compte par le nouvel institut ? Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs. Tout ce que nous savons à ce sujet, c'est par une lettre manuscrite (arch. IRHT) que J. Carcopino adresse à Jeanne Viellard peu de temps après la réunion. Le directeur de l'École française de Rome tient à féliciter une ancienne Farnésienne, à la nomination de laquelle il a contribué : « Je ne crois pas trahir un secret professionnel en vous révélant - ce que Monsieur Grat a déjà eu, sans doute, l'occasion de vous apprendre - que si, dans la commission qui a siégé au sous-secrétariat de la recherche vendredi dernier, il y a eu, sur l'extension à donner à l'œuvre des textes, des avis divergents, l'unanimité s'y est faite spontanément sur votre nom, et c'est un résultat dont vous avez lieu d'être fière. »
- 21 Nous ne savons pas qui parmi les participants a fait des objections²⁷. La lettre est datée du (dimanche) 9 mai : la réunion s'est donc tenue le 7. F. Grat avait présenté devant la commission la candidature de J. Viellard, preuve qu'il l'avait associée depuis un certain temps à son projet. Elle était de quatre ans son aînée. Mais c'étaient de vieux amis : ils avaient été condisciples à l'École des chartes, puis s'étaient retrouvés à l'École française de Rome. Une belle photo, prise en 1925, perpétue la mémoire des membres de l'École française présents à Rome cette année-là. On y voit, assis au premier rang, le directeur, Émile Mâle, avec à sa droite J. Viellard et à sa gauche F. Grat. Elle aussi était à Rome du temps de dom Quentin, elle aussi avait pris part, et dès le début, à la même aventure intellectuelle que celle de F. Grat. Par la suite, ils étaient restés, lui à l'École pratique, elle à Madrid et à Barcelone, puis aux Archives nationales, en étroites relations d'amitié : F. Grat connaissait bien les parents de J. Viellard. On ne le dira jamais assez, J. Viellard fut une pionnière : major de la promotion 1924 de l'École des chartes, elle fut le premier membre féminin de l'École française de Rome, l'une des premières femmes admises à la Casa Velázquez, comme, un peu plus tard, elle fut la première femme à diriger un laboratoire au CNRS²⁸.

- 22 Sans perdre de temps, dès le vendredi suivant, il la rencontre pour donner corps à un projet de collaboration sans doute préparé de longue date. F. Grat sait qu'il faut profiter des bonnes dispositions des autorités. Après tout, rien n'est jamais acquis, le ministère²⁹ peut tomber ! J. Vielliard nous a laissé les notes prises lors de leurs entretiens du 14 et du 15 mai 1937: « Grat a prié Lecouturier³⁰ de me faire détacher le plus tôt possible, même avant la fin du mois. Je préparerais d'abord un voyage en Europe centrale Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie et éventuellement Angleterre. Double but : inventorier les mss latins classiques étrangers (étranger), classement général des bibliothèques de France (Cain). »
- 23 Déjà la méthode de travail est mise au point sous ses aspects principaux. Pour que les missions prévues portent leurs fruits, elles doivent être soigneusement préparées. Il faut utiliser les catalogues existants et les traités spécialisés, constituer une liste d'auteurs (jusqu'en l'an 400), individualiser les œuvres, noter les *incipit* et les *explicit*, les particularités de chaque texte. Voilà qui souligne dès le début l'importance du travail de documentation et de bibliographie que nécessitent les recherches sur les manuscrits anciens, et l'on peut prévoir que le futur institut aura à inventer de toutes pièces de nouveaux instruments de travail, ne fût-ce que pour mener à bien son programme.
- 24 J. Vielliard, avec l'accord de l'administration des Archives nationales, n'attend pas sa nomination³¹ et, dès le début juin, commence à préparer le matériel indispensable pour sa mission en Autriche. Mais les derniers jours de juillet sont là, et sa nomination n'est toujours pas arrivée. Elle se demande avec inquiétude si elle touchera son traitement. Et, finalement, le 27 juillet 1937, après de multiples interventions de F. Grat, parvient l'avis officiel du détachement de J. Vielliard sur un poste de maître de recherches : elle est nommée à partir du 1^{er} juillet. Le même document met en place les premiers crédits, dont les frais de mission pour l'Autriche.
- 25 L'administration est bien lente aux yeux de F. Grat et de J. Vielliard, mais, pour l'époque, avoir obtenu un passage aux actes en moins de trois mois n'en est pas moins un record. Pour déterminer la date de création de l'IRHT, on a donc le choix entre le 7 mai 1937, date de la réunion constitutive dont n'a subsisté aucun document, et le 1^{er} juillet, date effective de la nomination de J. Vielliard, dont témoigne cette première lettre officielle signée Lecouturier. La maladresse même avec laquelle le rédacteur désigne la nouvelle équipe illustre bien le fait qu'il ne pouvait s'appuyer sur aucun document officiel : « J'ai l'honneur de vous informer que Mlle Vielliard est affectée au service d'histoire et de recherche des textes de la Caisse nationale de la recherche scientifique à compter du 1^{er} juillet 1937³². »
- 26 Quoique inversés, les deux termes importants y sont, qui définissent la mission de l'équipe créée, recherche et histoire : rechercher les textes et les témoins manuscrits des textes, retracer pour chaque texte et chaque manuscrit son histoire, étant bien entendu que l'histoire d'un texte et celle d'un quelconque manuscrit de ce texte se recoupent sans se confondre.³³
- 27 Quand, plus tard, J. Vielliard évoquera ces débuts, elle dira volontiers que l'institut a été créé en juin 1937, en se référant non à un acte officiel, puisqu'il n'y en a pas, mais au souvenir qu'elle a gardé du début de sa collaboration avec F. Grat. Puis, au moment où elle préparait les cérémonies marquant le 20^e anniversaire de son institut, en 1957, elle compulse ses archives et rétablit³⁴ la date du 7 mai, qui correspond bien au jour où la machine administrative s'est mise en mouvement.

- 28 J. Vielliard est ainsi la première collaboratrice recrutée par F. Grat. Ils sont l'un et l'autre, en ce mois d'août 1937, impatients de lancer le nouvel institut et, pendant ces jours normalement consacrés aux vacances (« Vous m'accorderez bien le mois d'août », avait suggéré J. Vielliard³⁵), ils échangent lettre sur lettre. La mission en Autriche de J. Vielliard était la suite naturelle de la mission en Espagne effectuée par F. Grat quatre ans plus tôt³⁶.
- 29 Dès le début, ou en tout cas à partir de son retour d'Autriche, fin Octobre 1937, c'est sur J. Vielliard que reposent la vie administrative de l'institut, la gestion des crédits, le recrutement du personnel et la répartition des tâches. La seconde collaboratrice dont s'entoura F. Grat est elle aussi une archiviste-paléographe, mais recrutée au sortir de l'école, Marie-Thérèse Boucrel³⁷, fille du premier adjoint au maire de Laval, qui deviendra l'année suivante Madame André Vernet. Elle et sa soeur, Marie-Magdeleine, recrutée comme sténodactylo au moment où J. Vielliard se trouvait encore à Vienne, sont les premières personnes qu'elle installe dès son retour dans la salle de la Rotonde mise à la disposition de la nouvelle équipe par Philippe Lauer, directeur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.
- 30 En revanche, c'est sur l'initiative de J. Vielliard que sera recrutée au 1^{er} février 1938 la quatrième archiviste-paléographe (par rang d'entrée dans l'équipe, s'entend), Élisabeth Pellegrin, bientôt couverte d'éloges par les conservateurs des bibliothèques étrangères où elle passe, et à la suite les autres collaborateurs de cette époque. F. Grat donne les orientations générales, avec sa précision et sa minutie coutumières, ainsi que les recommandations techniques pour la photographie, intervient au ministère dans les coups durs (qui ne manquent pas, comme on va le voir), mais laisse J. Vielliard distribuer le travail comme elle l'entend.
- 31 Dans ces premières années du laboratoire, l'objectif prioritaire à atteindre est de rassembler une documentation complète sur les manuscrits des classiques latins. Mais la tâche se révèle moins facile qu'il n'y paraît. J. Vielliard en a fait l'expérience lors de son premier voyage. À l'origine, elle devait visiter toutes les bibliothèques d'Europe centrale à commencer par la Nationale de Vienne. Mais à la seule Nationale elle a passé deux mois, sans venir tout à fait à bout du travail projeté : le nombre des manuscrits latins d'auteurs classiques y dépasse les cinq cents. Il faut bien dire que dans ce travail un choix s'opère entre les manuscrits les plus anciens et les plus récents. Seuls les premiers sont photographiés *in extenso*. Pour les plus récents, on se contente de quelques photos, sauf si tel manuscrit présente des particularités remarquables. En fait, le plan de F. Grat est d'aboutir rapidement, en quelques années si possible sur ce programme précis des auteurs classiques latins, car il sait que la survie de l'institut qu'il a créé et son extension dépendent de la promptitude avec laquelle on pourra présenter des résultats en ce secteur test. Déjà, au mois de mars 1938, J. Vielliard est repartie, pour Rome cette fois, où elle organise, sous la responsabilité de Mademoiselle Banti et avec la collaboration de Madame Bignami, une petite équipe pour travailler sur les fonds de la Vaticane et dont il est prévu qu'elle sillonnerait ensuite l'Italie. Déjà, on pense aux futures missions, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Yougoslavie, dont certaines seront effectuées en 1939 et 1940 par les divers collaborateurs, tous aptes à prendre des clichés.
- 32 J. Vielliard a évoqué ces débuts exaltants dans le rapport publié à l'occasion du 20^e anniversaire de l'institut : « Il nous arrive de penser avec nostalgie à ces premiers mois de travail où dans l'enthousiasme nous mettions au point notre méthode, hésitant parfois sur la voie à suivre, heureuses quand notre directeur à qui son mandat de député laissait peu de loisirs entraînait en coup de vent, dissipait nos hésitations, nous mettait dans la

bonne voie. Nous nous replongions avec passion dans l'étude de nos manuscrits éprouvant à la lettre cette joie de la découverte qui illumine l'horizon des chercheurs³⁸. »

- 33 Mais le directeur est très accaparé par son mandat. Il vient d'être désigné comme secrétaire de la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée, poste envié certes, mais lourde responsabilité en cette époque troublée. À ce titre, il effectue au printemps de 1938 un voyage politique très officiel au Proche-Orient, en Syrie, au Liban, en Turquie, dont il rendra compte en commission et duquel, n'oubliant pas son institut, il rapporte le projet de création d'une section arabe. Passant à Istanbul, il rend visite au patriarcat. Il envisage donc déjà les prochaines étapes du travail de l'IRHT. Mais aussi, dans son esprit, l'institut qu'il a fondé participe au rayonnement culturel de la France.
- 34 Il ne cessera de le répéter dans les multiples démarches qu'il est amené à faire en 1938 auprès de l'administration.
- 35 C'est que celle-ci ne tient pas ses promesses : la commission des statuts n'a pu réussir à se mettre d'accord et donc aucun arrêté officiel n'est en vue, ce qui inquiète beaucoup F. Grat. Il se renseigne officieusement, et on lui répond ceci : « Il n'y a pas de décret de fondation de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, ayant paru au *Journal officiel*. L'Institut de recherche et d'histoire des textes, dépendant de la Caisse nationale de la recherche scientifique, sera officiellement fondé lors de la prochaine réunion du Conseil d'administration de cette Caisse m'a-t-on dit³⁹. »
- 36 Mais, plus grave, l'on est entré dans une ère d'économies. On rogne les trois huitièmes des sommes qu'on lui avait promises ; sans le prévenir, on a, par un tour de passe passe administratif, supprimé la maîtrise de recherche de J. Vielliard, désormais rétribuée sur un autre chapitre. Après avoir écrit, rendu visite en mai à Henri Laugier, directeur de la Recherche scientifique place Fontenoy, F. Grat se fâche et menace de prendre la parole à la Chambre. Le 12 août 1938, il envoie une lettre courroucée à H. Laugier : « Je n'ai pas à faire, pour l'instant, la critique de votre Direction, mais je tiens à vous dire dès à présent la déception que j'éprouve. Lorsqu'a été créée, non sans peine, la Direction de la recherche scientifique, nous avons été quelques-uns au Parlement à saluer cette création car nous y voyions un organisme jeune, dégagé de la routine, capable de seconder les efforts des chercheurs ; mais nous ne pensions pas que quelques mois suffiraient à nous faire perdre nos illusions. » (Arch. IRHT.) Le même jour, il s'adresse, d'une façon à peine plus mesurée, à J. Perrin. Il lui rappelle que le Parlement avait voté six millions d'augmentation pour la recherche scientifique et s'étonne qu'il y ait un traitement différent pour les sciences et les lettres : « Il m'est pénible de constater que l'Institut de recherche et d'histoire des textes créé peu après l'Institut d'astrophysique n'a pas encore d'existence légale. Pourtant ne m'aviez-vous pas donné l'assurance au début de 1937 que tout allait être régularisé sans retard par un texte analogue à celui de l'Institut d'astrophysique et n'avez-vous pas présidé vous-même à cette époque la première réunion du Comité Directeur ? [...] En protestant contre l'attitude de la Direction de la Recherche scientifique, je tiens à marquer la différence faite entre les Sciences et les Lettres ; les instituts scientifiques nécessitent des dépenses considérables (construction d'observatoires, achat de matériel) qui se chiffrent par millions, pour eux on trouve des fonds et on porte à d'autres chapitres les dépenses qui seraient trop lourdes pour leur budget ; pour les instituts de "lettres" on réduit leur budget et on supprime la seule maîtrise de recherche dont ils bénéficiaient. » (Arch. IRHT.) Cet argument, que toutes les disciplines sont à égalité, que les lettres et les sciences méritent même traitement, revient souvent sous sa plume ou sous celle de J. Vielliard. Pourquoi la transmission de la

mémoire écrite de la pensée humaine aurait-elle moins de poids que l'astrophysique ? « Service d'astrophysique, institut de recherche et d'histoire des textes, laboratoire de synthèse atomique, telles sont les trois premières créations réalisées, qui ont déjà donné d'heureux résultats, présages de résultats plus féconds encore pour l'avenir⁴⁰. »

- 37 F. Grat se faisait craindre, surtout vu la composition du Parlement, à une époque de majorités de rechange et, comme secrétaire de la commission des Affaires étrangères, il était connu de tous. L'homme était apprécié pour ses dons d'orateur, il avait le regard droit, ses paroles pouvaient porter. Une partie des crédits supprimés sera rétablie. Mais l'on ne se gênait pas pour faire sentir à J. Vielliard qu'on n'avait pas tout à fait pour elle les mêmes égards que pour son directeur. Nous avons conservé d'elle une note manuscrite où elle relate la visite qu'elle fit au ministère le 22 novembre 1938, dans la période d'économie drastique instituée par les fameux décrets-lois : « La Caisse Nationale de la Recherche Scientifique se plaint de nos exigences. M. L. a dit dans une conversation téléphonique à M. L. que nous ne pourrions pas continuer à dépenser en 1939 au rythme actuel [...], aucun crédit ne devant être augmenté en vertu des décrets-lois. Nous serions l'institut le plus exigeant. Les crédits de personnel des autres laboratoires vont de 45 000 (Institut d'alimentation) à 140 000 (Institut du radium de M. Joliot). Tous les autres ont un excédent de crédit, nous seuls avons eu besoin de demander des crédits supplémentaires en fin d'année. » (Arch. IRHT.)
- 38 Enfin, elle relève cette phrase, lourde de sous-entendus déplaisants, prononcée par une bouche anonyme du ministère : « M. Grat ne doit pas être commode avec son personnel, si l'on en juge par le ton sur lequel il écrit aux ministres. » (*ibid.*)
- 39 F. Grat prépare néanmoins un projet de budget pour 1939 égal à celui qu'il avait présenté pour l'année précédente, sans renoncer à son idée de créer une section arabe, qu'il justifie ainsi : « Je tiens également à créer sans retard la section arabe et pour deux raisons : à cause de l'intérêt scientifique de premier ordre qu'elle présente et comme moyen de propagande française dans le monde de l'Islam ; il faut me donner le moyen de réaliser cette oeuvre avant que l'Italie n'en prenne l'initiative et ne nous devance⁴¹. »
- 40 Toutefois, J. Vielliard a embauché de nouveaux collaborateurs⁴², pour hâter le déroulement des missions photographiques à l'étranger. On sentait la guerre toute proche et F. Grat en avait, plus que d'autres, le pressentiment. Beaucoup de Parisiens, à cette époque, songeaient à trouver un lieu de repli loin de la capitale, tels étaient les risques de guerre, en ce mois de septembre 1938, qui se terminera par les accords de Munich, le 30. Pour l'institut, on établit officiellement un plan de repli sur les Archives départementales de Laval. F. Grat avait pris tous les contacts et obtenu tous les accords sur place⁴³. Moins d'un an plus tard, à la fin août 1939, le plan trouvera son application.
- 41 De toute façon, un grave problème de locaux se posait. L'exiguïté de la salle de la Rotonde de la Bibliothèque nationale, située de plus dans un lieu de passage, l'accroissement du personnel et des dossiers de l'institut, la multiplication des clichés imposaient de trouver à Paris un autre lieu pour s'établir. Heureusement que la moitié du personnel est en mission à l'étranger ! F. Grat a eu dès septembre 1938 une entrevue à ce sujet avec J. Cain. On accorde à l'équipe un petit réduit pour installer un laboratoire photo, qui sera opérationnel fin octobre. Mais les autorités de la Bibliothèque nationale sont embarrassées. Et les deux salles sur lesquelles J. Vielliard comptait dans le voisinage sont finalement dévolues aux manuscrits orientaux. En 1939, la situation s'aggrave encore. Dans un rapport à F. Grat daté du 2 avril 1939 (arch. IRHT), elle fait la liste des démarches qu'elle a entreprises dans Paris et des solutions possibles. N'envisageait-elle pas la

location de locaux dans le quartier de l'Opéra (c'est-à-dire non loin du département des manuscrits de la BN) ? En fait, nous savons que dès cette époque la direction des Archives nationales lui avait répondu favorablement⁴⁴.

- 42 L'année 1939 voit se multiplier les « expéditions de recherche à travers toute l'Europe » : J. Vieliard crée des missions permanentes auprès du British Museum (M. Weinstock, aidé par Marie-Magdeleine Boucrel) et auprès du Vatican (Luisa Banti, puis Adriana Marucchi), la mission du Vatican se déplaçant à Agrigente, Padoue, Venise, où Mademoiselle Banti découvre au musée Correr l'unique manuscrit de la poétesse Sulpicia. Madame Vernet entreprend le microfilmage en Belgique. Élisabeth Pellegrin est à Budapest, puis à Vienne, qu'elle quitte dix jours avant la déclaration de guerre. Cet événement surprend en Écosse André Vernet et son épouse qui terminaient là une mission commencée en Irlande. Mais la palme revient à Mademoiselle de Saugy, qui du 7 mars au 20 juillet 1939 prospecte dans tous les Balkans, visitant 140 bibliothèques, dont celles des couvents de Dalmatie : elle découvre à Split un Juvénal du *xe* siècle, inconnu, et rapporte de nombreux clichés des manuscrits d'Alba Iulia, en Roumanie. Mais partout les bibliothèques ferment et prennent, à la veille de la guerre, les mesures nécessaires pour protéger les manuscrits. En 1940, seuls restaient disponibles les manuscrits des pays neutres ou qui se croyaient à l'abri du conflit : c'est ainsi que M.-M. Boucrel photographie à Louvain plusieurs manuscrits, sans se douter qu'ils seraient quelques jours plus tard la proie des flammes, et quitte la Bibliothèque royale de Bruxelles quelques heures seulement avant l'arrivée des Allemands.
- 43 F. Grat, de par son statut de député, était dispensé de toute obligation militaire. Capitaine de réserve, il n'entendait pourtant pas, en cas de guerre, se dérober à ce qu'il estimait être son devoir. Dès 1938, il avait écrit au général commandant la région militaire de Laval, pour lui faire part de son intention de s'engager pour être à la tête d'un corps franc, ces unités de première ligne auxquelles il avait appartenu en 1918, et l'administration militaire en avait pris bonne note.
- 44 A la déclaration de guerre, il fut incorporé dans le 130^e régiment d'infanterie. Deux fois au moins il vint à la Chambre s'exprimer comme soldat et dénoncer les carences de l'armée française. Il avait également demandé audience à Daladier. Il était intervenu le 19 mars, lors de la séance qui provoqua la chute du ministère et l'arrivée de Paul Reynaud, puis le 19 avril, en comité secret. Nous avons encore les brouillons de sa dernière intervention, et la photo prise de lui au moment où il franchit pour la dernière fois le seuil du palais Bourbon.
- 45 Car on sait ce qu'il advint. Le 13 mai 1940, trois jours après le début de l'offensive allemande (c'était vers sept heures du soir), au cours d'une contre-attaque pour reprendre la hauteur du Hetschenberg, position clé dans le secteur de Volmerange en Moselle, à un kilomètre de la frontière du Luxembourg, F. Grat, à la tête de son corps franc, tombe frappé d'une balle en plein cœur. Il avait quarante et un ans. Les éloges unanimes qui sont rendus à son courage ne compensent pas cette perte cruelle d'un homme en pleine force de l'âge. Parmi les si nombreuses réactions de sympathie et d'admiration venant de tous bords, citons l'éloge que fit de lui Édouard Herriot, président de la Chambre, réunie le 9 juillet à Vichy, la veille du jour où elle vota les pleins pouvoirs au maréchal Pétain : « Nous avons souvent, dans notre Assemblée, observé l'ardeur de ses convictions. Le même homme, qui, dans son enseignement de la Sorbonne, se consacrait aux recherches les plus ardues de l'histoire, se montrait parmi nous passionné pour la défense du bien public. Il était entré dans la guerre avec une foi brûlante [...]. Il

paraissait que son admirable courage l'exposait à tous les périls. Il est mort en héros : tous les témoignages qui nous sont parvenus en ont apporté la preuve éclatante⁴⁵. »

46 Et plus tard, lors du retour des cendres de F. Grat à Laval le 26 mai 1948, É. Herriot, qui présidait la cérémonie, dira avec la même émotion : « Grat est mort à la manière antique, tel un Spartiate des Thermopyles. »

47 La perte était cruelle pour les siens, aussi bien que pour l'institut qu'il avait créé, et dont la destinée repose désormais entièrement sur J. Vielliard. En ces jours de deuil, elle se tourne vers les académiciens et les universitaires qui ont patronné la création de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, et dans une lettre personnelle leur fait à chacun, d'un ton ferme, cette demande : « Avec l'autorité qui est la vôtre, vous voudrez bien veiller à ce que l'entreprise ne périclite pas. » L'un d'eux, tout particulièrement, répondit à l'appel de J. Vielliard et veilla, de façon constante jusqu'à sa mort, sur la destinée de l'institut fondé par F. Grat, le romaniste Mario Roques, qui avait fait partie de la commission constitutive⁴⁶.

48 Mais les blindés allemands enfoncent les lignes françaises⁴⁷. Sur injonction des autorités préfectorales, Laval n'étant pas déclarée ville ouverte, les Lavallois sont invités à se replier à leur tour. Le 17 juin, J. Vielliard, en accord avec le directeur intérimaire des Archives départementales, Madame Chanteux, et après avoir fait mettre en lieu sûr les photos et les documents les plus précieux, ferme l'institut et renvoie chacun dans sa famille, non sans avoir avancé à chacune de ses collaboratrices, sur ses deniers personnels, la paie du mois de juin. Profitant d'une occasion de voiture, elle part pour Poitiers chez son beau-frère, professeur à la faculté des sciences, et emmène avec elle É. Pellegrin, dont la famille, qui réside en Haute-Provence, est trop éloignée. Mais, le 22 juin, les Allemands sont déjà à Poitiers. Elles y restent bloquées jusqu'au 12 juillet. Quand elles regagnent Laval le 13, la plupart de leurs collègues sont déjà au travail. Marie-Thérèse Vernet-Boucrel et sa soeur, pour éviter les réquisitions, avaient rouvert l'institut dès le 21 juin. J. Vielliard reprend les rênes : « Certaines collaboratrices émirent la prétention d'obtenir, pour commencer, un congé d'un mois. Je leur opposai un refus formel, estimant qu'en ce moment où la France souffrait par suite de la paresse, de l'indiscipline et du manque de conscience d'un trop grand nombre de ses enfants, il ne pouvait être question de se reposer, et que tous devaient au contraire se remettre tout de suite au travail, pour contribuer, chacun dans sa sphère, au relèvement du pays. Je déclarai que le travail reprendrait le 15 juillet au matin au rythme accoutumé et que les manquantes seraient considérées comme démissionnaires. »

Rue Vieille-du-Temple

49 Succédant de fait à F. Grat, J. Vielliard dirigea l'institut jusqu'à l'âge de sa retraite, le 30 septembre 1964.

50 Sitôt après l'Armistice, et une fois rétablies les communications, elle n'a qu'une idée : réinstaller l'institut à Paris et elle met alors en application, avec le consentement de Pierre Caron, directeur des Archives nationales, le plan de relogement élaboré dès l'été 1939. Le déménagement a lieu du 7 au 9 septembre 1940 et l'adresse de l'Institut de recherche et d'histoire des textes est désormais, et pour vingt ans, 87, rue Vieille-du-Temple⁴⁸. J. Vielliard peut songer à développer pleinement le programme de F. Grat⁴⁹ en créant de nouvelles sections de recherche. Elle est secondée par Marguerite Pecqueur, la soeur du défunt, qui va tenir le secrétariat⁵⁰ jusqu'au 30 septembre 1962 et fonder la section d'héraldique.

- 51 J. Vielliard donne d'abord vie au projet le plus cher de F. Grat, la fondation d'une section arabe ; le projet, approuvé par une commission réunie le 28 juin 1939, aurait dû prendre corps en octobre de la même année, mais fut mis à exécution seulement le 1er novembre 1940. Et les circonstances enlevaient maintenant à cette initiative une partie de sa signification, puisque les relations avec les pays du Levant n'étaient plus celles qu'avait connues F. Grat en 1938. On plaça la nouvelle section sous le patronage officiel des professeurs Massignon, Blachère et Sauvaget mais en fait la cheville ouvrière en était Georges Vajda, qui doit, de juin 1942 à la Libération, se cacher pour échapper aux rafles. C'est sous sa plume que paraîtra en 1949 l'un des premiers livres publiés par l'institut, le *Répertoire des catalogues et manuscrits arabes*.
- 52 En novembre 1940 sont créées également la section grecque par Mgr Devreesse et l'abbé Marcel Richard⁵¹ et au 1er janvier 1941, la section française par Édith Brayer, archiviste-paléographe, élève de M. Roques⁵². On comprend que J. Vielliard ait demandé aux Archives nationales de bénéficier d'un peu d'espace supplémentaire pour loger tant d'activités. D'autant que maintenant, vu les circonstances, les missions se sont raréfiées : donc titulaires et auxiliaires, tout le monde est là en même temps, du moins le matin, car l'après-midi les chartistes travaillent à la Bibliothèque nationale.
- 53 Le 1er janvier 1942, le nouveau directeur des Archives, Charles Samaran, met à sa disposition une surface beaucoup plus vaste dans les dépendances de l'hôtel de Rohan, en fait, un appartement qui traditionnellement était réservé au logement du secrétaire général des Archives : cinq pièces et une cuisine (cette dernière deviendra le quartier général de l'abbé Richard, fumeur invétéré qui roulait ses cigarettes dans du papier maïs), et en plus un laboratoire photographique et un cabinet muni de rayonnages pour le matériel. C'est à l'instigation du même C. Samaran que la section historique et diplomatique voit le jour à l'Institut des textes en mai 1942 sous la responsabilité de Louis Carolus-Barré, ancien secrétaire général de l'École française de Rome, avec à sa tête Jacqueline Le Braz, archiviste-paléographe, qui la dirigea pendant longtemps. Malgré le titre que lui donne J. Vielliard dans son rapport du 29 février 1944, cette section « historique et diplomatique » ne s'est longtemps occupée que des cartulaires (ces manuscrits qui recueillent en les recopiant les actes d'une fondation, en général ecclésiastique). Au début, l'idée était de recenser les cartulaires parallèlement aux manuscrits littéraires et de s'aider des éléments de datation qu'ils contenaient pour dater les manuscrits littéraires issus des mêmes *scriptoria*. Mais, très rapidement, on considéra les cartulaires pour eux-mêmes, on analysa le contenu des actes qu'ils rassemblaient, car il était porteur de précieuses sources pour l'histoire⁵³. La création de cette section est une initiative importante : elle ouvrait de larges perspectives aux historiens, qui se mirent à fréquenter assidûment l'Institut des textes. F. Grat, lui-même historien, ne l'eût pas refusée.
- 54 Ainsi, pendant l'Occupation, l'équipe grandit. Mais il faut remettre à des temps meilleurs la suite des missions à l'étranger et, en guise de programme photographique, se contenter de microfilmer les manuscrits de quelques bibliothèques de province et de réaliser les agrandissements des films exécutés à l'étranger lors des missions de 1937 à 1940. Les mêmes circonstances incitent la section latine à étendre sa recherche aux auteurs latins patristiques et médiévaux jusqu'à la fin du xv^e siècle en utilisant les manuscrits disponibles en France.
- 55 On entreprend donc pour ces auteurs le même travail de patient dépouillement et d'analyses que pour les écrivains classiques, à la différence près que l'état de la recherche

est ici beaucoup moins avancé, car, pour tant d'auteurs « tardifs », les instruments de travail fondamentaux font largement défaut, en particulier pour la fin du Moyen Âge. É. Pellegrin s'investit à fond dans cette tâche. Le fichier bio-bibliographique des auteurs patristiques et médiévaux, créé par elle, prend son départ à cette époque. Il resta longtemps unique au monde⁵⁴. J. Vielliard est à la tête de la section latine, qu'elle divise un peu plus tard en deux sous-sections, l'une pour les auteurs classiques placée sous la responsabilité de Madame Vernet-Boucrel (quelque temps chargée de la bibliothèque, plus tard confiée aux soins de M. de Montalembert), l'autre pour l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, confiée à É. Pellegrin.

- 56 En 1944, le personnel de l'institut comprend quinze titulaires, dont trois dactylos et deux photographes, et en plus divers vacataires. Sept ans après, en 1951, le personnel n'a pas augmenté de façon très significative : vingt-deux titulaires à plein temps, trois à mi-temps, une auxiliaire et dix-huit vacataires. Les années qui ont suivi immédiatement la Libération n'ont pas donné lieu à d'importantes transformations dans la vie et l'organisation de l'IRHT. Mais les années 40 ont été pour l'Institut de recherche et d'histoire des textes celles de l'engrangement. Ainsi ont été créés en ce temps-là de multiples fichiers qui sont autant d'instruments de travail uniques : des centaines de milliers de fiches, qui recoupent de multiples façons le contenu des manuscrits médiévaux, langue par langue, auteur par auteur, oeuvre par oeuvre, bibliothèque par bibliothèque. Une grande partie de la production postérieure du laboratoire, qui, à partir des années 70, sur les directives de J. Glénisson, s'est mis à publier coup sur coup de nombreux livres d'une grande richesse, n'a été possible que grâce à ce travail de fourmi, qui s'est étendu sur une dizaine et même sur une vingtaine d'années, pendant que J. Vielliard était aux commandes. En fait, le travail réalisé donnait à l'IRHT une avance prodigieuse. Sur quel auteur antique ou médiéval, grec ou latin, n'y trouvait-t-on pas de dossier nourri de première main ? Quel auteur français du Moyen Âge n'y était présent par ses manuscrits et par tant de précieuses notices ? Mais le risque était grand de voir confisquer par des tiers ces travaux préliminaires tous azimuts. Le risque était grand aussi de passer aux yeux du CNRS pour un simple centre de documentation.
- 57 Dans ses rapports, J. Vielliard insiste toujours sur le fait que l'IRHT accomplit un service public. Elle conserve soigneusement les innombrables lettres par lesquelles des savants du monde entier témoignent leur reconnaissance envers elle et son établissement pour les ressources qu'ils ont trouvées à l'institut et le temps qu'ils ont gagné dans leur recherche. On constate, non sans surprise, que cela lui sera plus tard reproché. Et même par des protecteurs attitrés du laboratoire. On lit ainsi dans le procès-verbal du premier comité de direction de l'IRHT en 1951 : « MM. Mario Roques et Faral rappellent que le but essentiel de l'Institut de recherche et d'histoire des textes est l'étude et la conservation des documents anciens et particulièrement des manuscrits uniques et que les services rendus personnellement aux érudits ne doivent venir qu'en seconde ligne⁵⁵ »
- 58 L'Institut des textes aurait-il été affaibli par les services mêmes qu'il rendait à la recherche internationale ? Dans le rapport qu'elle présente six ans plus tard pour le 20^e anniversaire de la fondation de l'institut, J. Vielliard s'interroge : « Faut-il constamment aiguiller nos recherches dans le sens demandé par nos correspondants et accepter de les assister dans la préparation d'une thèse, l'établissement d'une édition critique ? Avons-nous raison, ce faisant, de retarder les travaux entrepris méthodiquement pour les sections ? Devons-nous utiliser nos disponibilités de crédits à l'étranger pour l'achat de photos utiles à nos demandeurs en vue d'un travail immédiat, plutôt que de les faire

servir à la constitution de notre propre filmothèque suivant un plan préconçu ? Comment concilier les deux aspects de notre tâche : faire progresser nos recherches ou aider celles des autres⁵⁶ ? »

- 59 Elle n'est pas la seule à se poser ces questions. Sans doute l'administration du CNRS se les pose aussi. En effet, un tournant important dans l'histoire de l'institut est l'année 1951, lorsqu'est créé auprès de chaque laboratoire un comité de direction, dont les membres sont nommés ou reconduits chaque année. Et justement, la composition du premier comité de direction est révélatrice des intentions profondes des responsables du CNRS de l'époque, dans la mesure où est imposée à J. Vielliard la présence dans le comité de Jean Wyart, professeur de minéralogie à la faculté des sciences de Paris, mais aussi directeur du Centre de documentation du CNRS⁵⁷. Dans le courrier que J. Vielliard adresse à M. Roques, président du comité, quelques jours avant la tenue de la première réunion fixée au 14 décembre 1951, elle écrit : « J'estime que la question de la fusion du service photographique [de l'IRHT] avec celui du Centre de documentation ne paraît pas devoir être évoquée. Le travail n'est pas le même, les allées et venues perdraient un temps précieux : les essais faits jusqu'ici ont prouvé cette collaboration impossible. »
- 60 C'est, sans doute, qu'elle avait déjà pris connaissance des plans de la Direction, qui voyait en son institut une sorte de centre de documentation spécialisé, qu'on était susceptible de fusionner avec un autre centre de documentation moins spécialisé. L'administration revient à la charge l'année suivante, quand M. Jamati, qui la représentait au comité, proposa « pour alléger les charges de l'IRHT, d'envisager la fusion des services comptables de l'IRHT et du Centre de documentation, lorsque ces deux laboratoires seront près l'un de l'autre ».
- 61 Il est ainsi fait allusion, dès cette époque, au relogement de l'IRHT dans l'immeuble, alors en construction, quai Anatole-France et qui à l'origine était destiné à accueillir uniquement le Centre de documentation ; puis, le projet avait été conçu d'y admettre également l'IRHT, et finalement l'administration aussi avait jeté son dévolu sur le futur immeuble. En tout cas, dès 1951, la Direction des Archives nationales avait officiellement informé le CNRS de son intention de récupérer les locaux occupés par l'IRHT rue Vieille-du-Temple. J. Vielliard était semble-t-il entièrement consciente de ce que ce relogement coûterait à son institut et la perspective de perdre une partie de son autonomie ne l'enchantait guère. On comprend qu'elle ait retardé pendant un certain temps l'installation de l'IRHT dans l'immeuble du quai Anatole-France.
- 62 Cette idée de rassembler tous les services techniques du CNRS dans un seul grand centre (qui est revenue plusieurs fois à l'ordre du jour sous différentes formes depuis l'existence du CNRS, mais s'est rarement soldée par une réussite), au mépris de la fonctionnalité précise de chacun des services rendus par les équipes techniques au sein de chaque unité, était peut-être séduisante pour les administrateurs en mal d'économies, mais en l'occurrence révélait de leur part une certaine dose d'incompréhension de ce que demande le traitement photographique des documents anciens, de la nature du livre manuscrit, du type de recherche menée à l'institut, de la conjoncture internationale. En fait, l'existence du projet lui-même puis la fusion une fois réalisée ont provoqué au sein de l'Institut des textes une sorte de paralysie progressive de ces services techniques vitaux, en freinant l'enrichissement de la filmothèque, car le refus de J. Vielliard avait pour contrepartie dès l'année 1952 la diminution ou la stagnation des crédits pour la photographie, à l'époque même où il eût été possible d'augmenter sans vraies difficultés de la part des bibliothèques européennes les collections de l'institut, ce qui n'est plus le

cas de nos jours. J. Vieillard s'est battue comme elle a pu contre l'entêtement de l'administration. Mais un jour est arrivé où elle a perdu... quand elle dut déménager en 1960. Le laboratoire photo de l'IRHT fusionna avec celui de J. Wyart. Les photographes de l'institut furent alors mutés au centre de documentation, et l'institut perdit son autonomie sur ce plan technique essentiel. La collaboration avec le Centre de documentation se révéla difficile, l'opération financièrement désavantageuse pour l'institut et la part de travail que ce Centre lui réservait de plus en plus réduite. Il fallut quinze années et plus pour réorganiser un vrai laboratoire photo⁵⁸, ce à quoi s'attacha dès le début de son mandat J. Glénisson, qui n'y réussit vraiment que lorsque fut inauguré, en 1977, le centre orléanais.

- 63 De 1951 à 1964, le comité de direction tint sa réunion annuelle, d'abord présidée par M. Roques⁵⁹. Cette innovation introduite dans tous les laboratoires permettait à J. Vieillard de faire appuyer officiellement auprès de la Direction ses demandes de postes et de crédits. Mais cette réunion statutaire tendait à être formelle et ce n'est en fait qu'à partir de 1963 que le comité prit de l'importance dans la vie de l'IRHT. Dans les années 50, la réunion dure moins de deux heures, le record étant battu en 1956, où elle dura vingt minutes et en 1957 trente-cinq. Outre l'administration, avec plusieurs membres nommés ou de droit, les principales disciplines y étaient représentées par les plus éminentes personnalités : le latin par Jean Bayet puis, après sa nomination comme directeur de l'École française de Rome en 1953, par Pierre Courcelle, archiviste-paléographe et professeur au Collège de France, le grec par Alphonse Dain, qui est avec M. Roques le membre le plus assidu jusqu'à sa mort, le latin médiéval par E. Faral, alors administrateur du Collège de France, l'ancien français par M. Roques, l'histoire par Lucien Febvre, cofondateur de la Revue des *Annales*, auquel succédera Charles-E. Perrin, l'arabe par Régis Blachère (qui ne vint jamais), le droit médiéval par Pierre Petot, professeur à l'université de Paris.
- 64 La présence de P. Petot laissait présager la création d'une sous-section du manuscrit juridique, à laquelle était favorable J. Vieillard, mais les historiens écartèrent ce projet lors du comité de direction⁶⁰ qui suivit son départ : belle occasion perdue, peut-être à jamais, pour les si nombreux manuscrits de droit des dépôts français.
- 65 La mort de M. Roques en 1961 explique pourquoi le comité de cette année-là fut reporté au printemps 1962, avec Ch.-E. Perrin pour président et le renouvellement de plusieurs membres : Marie-Thérèse d'Alverny, Robert Bossuat, Félix Lecoy et l'inspecteur général des Archives Baudot font leur entrée au comité.
- 66 Les années 50 et le début des années 60 sont également marqués par la série de missions photographiques de l'abbé Richard en Grèce, en particulier au mont Athos, en Espagne, en Turquie, en Yougoslavie et même en URSS, mais aussi par la création du *Bulletin d'information*, qui connaîtra quinze numéros entre 1952 et 1968⁶¹, et donne un écho fidèle des travaux qui se réalisent au sein de l'institut. On trouvera dans le *Bulletin* le récit, souvent haut en couleur, des missions de l'abbé Richard, ainsi que les listes des manuscrits photographiés. Mais aussi, les missions à l'étranger ont repris et les photographes sillonnent la France avec la camionnette laboratoire de Denise Fourmont (qui s'en alla même jusqu'à Nuremberg⁶²), et réalisent dans les bibliothèques de province un grand nombre de photographies de manuscrits et d'enluminures, celles-ci à l'intention de Jean Porcher, directeur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, dont c'était la spécialité et qui était exigeant jusqu'à l'excès... J. Vieillard, à la veille de la fusion redoutée, demandait en vain le remplacement de la camionnette.

- 67 Dans les dernières années du mandat de J. Vielliard, l'étude des manuscrits prend peu à peu des voies nouvelles en différentes directions. Les études portant sur la période humanistique, chères à É. Pellegrin et jusque-là menées sous la responsabilité de la section latine par divers vacataires, prennent leur autonomie avec le recrutement d'Édith Bayle, archiviste-paléographe, et les études du support, de la fabrication et de l'histoire du manuscrit sont l'objet d'une attention plus grande. En effet, J. Vielliard avait répondu favorablement à l'offre du savant belge F. Masai⁶³ de collaborer étroitement à la rédaction de la revue *Scriptorium*, qui dès cette époque se présentait, avec son bulletin codicologique, comme la publication numéro un dans le domaine de la codicologie⁶⁴. Il se crée alors une section de codicologie, confiée dès cette époque à Marie-Louise Auger. Dans le même sens, J. Vielliard, sans doute à la demande de Charles Samaran, accepte d'héberger (et peu à peu d'intégrer) dans son institut l'équipe de Josette Metman et de Monique Garand chargée, au nom de la section française du comité international de paléographie latine, de rédiger le catalogue des manuscrits datés de la France sous la responsabilité des deux grands médiévistes que furent C. Samaran et Robert Marichal ; de même a été intégrée à l'institut Odette Pontal, chargée, au nom de la commission des statuts synodaux, de publier lesdits statuts. Il faut noter qu'il n'y avait rien, dans ces innovations, qui pût sembler dévier de la ligne fixée jadis par le fondateur de l'institut, mais simplement une série d'extensions scientifiques à la fois naturelles et rationnelles.
- 68 Il en est de même de l'ouverture que connaît à cette époque la section arabe, rebaptisée section orientale, puisque désormais, grâce au recrutement de Colette Sirat en 1956, G. Vajda prolonge officiellement vers le domaine hébraïque qui lui était cher le ressort de la section orientale qu'il avait lui-même fondée⁶⁵. En effet, élu en 1954 directeur d'études en philologie hébraïque à l'École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques, et les candidats à sa succession s'étant désistés, il continuait bénévolement à remplir son rôle dans l'institut, inaugurant ainsi un statut qui deviendrait un peu plus tard celui de plus d'un responsable de section.
- 69 Jusque dans les années 50, l'IRHT, dont les collections sont aujourd'hui si riches, n'a pas publié grand-chose, ce dont on aurait tort de se scandaliser, car c'est le CNRS lui-même qui freinait les publications, et pour deux motifs : on craignait que le personnel fit des livres aux dépens de son laboratoire en prenant sur les heures de service pour améliorer sa carrière. Mais aussi les instances supérieures du CNRS voyaient d'un mauvais oeil des livres ou articles signés par des ingénieurs, car dans les laboratoires scientifiques seuls les chercheurs avaient le droit de signer le résultat des expériences qu'ils dirigeaient. Or, en sciences humaines, s'il existait bien des chercheurs, ceux-ci étaient libres, ne devant des comptes qu'au Comité national, non rattachés à des laboratoires ou, au mieux, « rattachés pour ordre » avec en théorie une participation à des travaux collectifs, indication si vague que la plupart s'en dispensaient, mauvaise habitude dont on voit des survivances aujourd'hui encore.
- 70 Pourtant, dans les années 50, les publications de l'IRHT commencent à voir le jour. Trois sections se distinguent : la section grecque, avec le *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs* de M. Richard, paru en 1948, épuisé dès 1952, qui connaît en 1958 sa deuxième édition ; la section arabe, avec les quatre ouvrages de G. Vajda qui sont autant d'instruments de travail ; et la section de latin médiéval, dans laquelle É. Pellegrin, tenant les promesses manifestées dès 1939, se révèle une érudite de niveau international avec sa grande reconstitution de la *Bibliothèque des Visconti-Sforza* (1955), modèle de

méthode, qui inaugure les productions de l'IRHT dans un domaine riche et prometteur, l'étude des bibliothèques de jadis.

- 71 Et cependant l'institut, célèbre à l'étranger, reste peu connu en France. Il est vrai qu'au même moment, dans l'Université française, les travaux d'édition de textes anciens passent pour secondaires ; ils sont du reste réservés pour la thèse dite « secondaire » du doctorat d'État, la thèse principale étant souvent une synthèse de type critique littéraire ou une étude historique, c'est-à-dire sans que soit manifesté un intérêt particulier pour les sources manuscrites des textes. Cette circonstance explique en partie la qualité médiocre sous l'aspect critique de plus d'une édition française de textes de l'Antiquité : certes, elles présentent toutes une excellente traduction et un excellent commentaire, mais sont souvent dépourvues d'une étude des sources manuscrites menée de première main, pour laquelle les éditeurs n'ont reçu aucune formation, ce qui les amène parfois à prendre comme source principale l'apparat de l'éditeur précédent. À l'époque de F. Grat, seul J. Marouzeau chez les latinistes classiques s'intéressait vraiment aux sources manuscrites, comme le montre son *Térence*, préparées durant la guerre. Mais, pour le grec, l'influence bénéfique d'A. Dain se faisait sentir, qui avait de nombreux élèves et brillants. Combien J. Vielliard est heureuse, dans son rapport de 1957 pour le 20^e anniversaire, de pouvoir vanter la collaboration de deux jeunes universitaires français, un helléniste et un latiniste⁶⁶, qui fréquentent assidûment son institut ! Et comme elle voyait juste ! Mais la plus grande partie des visiteurs ont toujours été les savants étrangers, émerveillés par les ressources mises à leur disposition lors de leur passage : chercheurs ou doctorants italiens, anglais, allemands, grecs, canadiens, des États-Unis, des pays de l'Est, du Benelux, suisses, espagnols, israéliens, japonais, etc. Que d'universités ou d'instituts de recherche représentés ! Encore en 1986, nous notions 70 % de visiteurs étrangers : un cas unique à l'époque pour un institut de sciences humaines.
- 72 L'institut s'est donc installé à partir de mai 1960 au 3^e étage du quai Anatole-France, dans un immeuble neuf mais froid, dépourvu du charme de la rue Vieille-du-Temple, qui n'a pas été quittée sans nostalgie. Et l'environnement était tout autre. Pourtant, le personnel et les services étaient désormais un peu plus au large⁶⁷. Une bibliothèque de travail était mise à la disposition des chercheurs de passage, ce qui donnait plus d'indépendance au personnel des sections. On établissait à l'intention de ces visiteurs des cartes de lecteurs. Bon an mal an, les effectifs du personnel augmentent. En 1962, le nombre des agents contractuels (titulaires) est passé à 48, dont 15 ingénieurs de rang A, à quoi s'ajoutent 35 vacataires en France, 4 à Rome et 1 à Athènes. L'une après l'autre, chaque section fait connaître par le *Bulletin* le résultat de ses recherches. Mais la formule n'était pas bonne et invitait surtout à la publication d'inventaires ou de notices de manuscrits, travaux qui du reste ne manquaient pas de rigueur.
- 73 En ces premières années de la Ve République où la recherche française connaît un développement considérable, l'Institut de recherche et d'histoire des textes, que l'on avait certes logé, n'a pas bénéficié de retombées significatives de ce grand mouvement, et il est vraisemblable que plus d'un responsable du CNRS en ce temps-là a dû estimer que ces femmes – car les agents de sexe masculin étaient en très nette minorité – trouvaient dans leurs tâches passionnantes de quoi satisfaire leur enthousiasme, et que, si faibles seraient les crédits mis à leur disposition, elles s'en contenteraient toujours. Quand on pense que J. Vielliard, en 1951, onze ans après avoir pris en main la direction de l'institut, recevait encore de l'administration des lettres où elle était désignée comme « Secrétaire général » ! Il est vraisemblable que c'est sur l'intervention de M. Roques⁶⁸ et du comité de

direction qu'elle eut droit enfin à partir de 1952 au titre de directeur. Et quand elle se retira, il apparut qu'en dépit de l'oeuvre accomplie elle ne pouvait compter que sur une modique pension de retraite, celle à laquelle lui donnait droit sa fonction de conservateur des Archives en détachement depuis vingt-sept ans : lors du comité de direction du 21 mai 1964, auquel assistait Pierre Monbeig, Ch.-E. Perrin qui présidait « déplorait vivement que la retraite de J. Vielliard par suite de circonstances malencontreuses ne puisse pas être sur le plan matériel ce qu'elle devrait être ».

- 74 Et pourtant elle avait voué sa vie au service de la belle idée de F. Grat. Les anciens qui ont travaillé sous sa direction rue Vieille-du-Temple racontent tous comment elle accueillait chaque jour ses collaborateurs en leur serrant amicalement la main, surveillant discrètement, mais résolument, la ponctualité de chacun, et pareillement prenait congé d'eux ; ils évoquent aussi le rituel du thé⁶⁹ l'après-midi, auquel l'on invitait les lecteurs. Les locaux étaient restreints, tout le monde se rencontrait et s'était lié d'amitié (ou d'inimitié) : comme dans une grande famille.
- 75 Le défi qu'a connu l'IRHT, comme toutes les équipes du CNRS, est celui de son adaptation constante à l'actualité de la recherche, une nécessité dont J. Vielliard a été particulièrement consciente, et J. Glénisson après elle. Mais le caractère international de l'institut créé par F. Grat et le contact continu avec les savants de tous les pays l'ont toujours mis à l'abri d'un repli sur soi. Et, pareillement, il y a toujours eu au CNRS, aux diverses instances de la Direction⁷⁰ comme dans l'administration, des responsables conscients de la valeur de cette équipe, admiratifs du travail accompli et décidés à la soutenir⁷¹.

NOTES

1.L'auteur a utilisé les archives de la Caisse nationale de la recherche scientifique déposées aux Archives nationales (AN, F₁₇17462-85) et les archives de l'IRHT déposées aux Archives départementales du Loiret, référencées sous leur cote provisoire (AL cp). Il tient à exprimer ses vifs remerciements à Philippe Georges Richard, directeur des Archives du Loiret, ainsi qu'au personnel de la division des Archives contemporaines de cet établissement pour leur accueil et leur disponibilité. De plus, les documents les plus importants de la période 1937-1945 sont conservés provisoirement auprès de la direction de l'IRHT (arch. IRHT). Une copie de ce dossier se trouve également aux Archives de la Mayenne.

2.La ville de Laval, à laquelle il était tant attaché, a célébré en 1998 dans le recueillement le centenaire de sa naissance. À cette occasion a été organisée, dans les locaux des Archives départementales de la Mayenne, là même où l'IRHT continua sa mission pendant les jours sombres de 1939-1940, une très belle et très riche exposition du souvenir. Le splendide livret intitulé Félix Grat (1898-1940), Laval, Archives départementales, 1998, 99 p.(coll. « Dossiers d'histoire de la Mayenne »), que Bernard Houdeau, archiviste, et ses collaborateurs ont préparé pour accompagner cette manifestation, contient une présentation de l'homme, une bibliographie et la reproduction de nombreux documents

conservés dans les archives de la famille de F. Grat, dont ont hérité ses neveux, Monsieur Jean Pecqueur et Madame, née Marie-Magdeleine Boucrel, et Monsieur et Madame Duverger. Je tiens à les remercier vivement, eux et B. Houdeau, de l'aide qu'ils m'ont apportée.

3.F. Grat, « Étude diplomatique sur les actes de Louis 11 le Bègue, Louis III et Carloman, rois de France (877-884), suivie d'un catalogue de ces actes », in *École nationale des chartes, positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1923*, Paris, Picard [1923], p. 49-57. Publication posthume sous le même titre par † F. Grat, † Jacques de Font-Réaulx, † Georges Tessier et Robert-Henri Bautier, Paris, 1977.

4.F. Grat, *Étude sur le motu proprio des origines au début du XVI^e siècle*, Melun, 1945. Prix Delalande-Guérineau attribué en 1946-1947 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

5.Dom Quentin, *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*, « Collectanea biblica », VI. Rome-Paris, 1922.

6.Dom Quentin rassemble un peu plus tard ses idées sur l'édition critique dans *Essais de critique textuelle (ecdotique)*, Paris, Auguste Picard, 1926.

7.Cf. F. Grat, « Nouvelles recherches sur Tacite », in *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. XLII (1925), p. 62 sq.

8.Dom Quentin, *Essais de critique textuelle (ecdotique)*, op. cit., p. 24 sq.

9.« À Monsieur Félix Grat, maître de conférences aux Hautes Études en souvenir des années de Rome et de notre bonne collaboration. »

10.F. Grat adhère à cette société dès son retour de Rome en 1926 et en reste membre jusqu'à sa mort.

11.De 1926 à 1929, F Grat donnait deux heures d'enseignement à l'École pratique des hautes études, 4^e section, comme chargé de conférences sous la direction d'Histoire du Moyen Âge (directeurs d'études Ferdinand Lot, Max Prinet, René Poupardin). Il a traité soit de la critique textuelle et du classement des manuscrits, soit de la diplomatique ou de l'histoire carolingienne, soit de l'établissement du texte des Annales de Saint-Bertin, dont il préparait l'édition. Cf. *Annuaire de l'École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques* 1926-1927, 1927-1928, 1928-1929. Son nom disparaît de l'Annuaire 1929-1930. Il a donné ensuite un cours de « sciences auxiliaires de l'histoire » à la Sorbonne, à quoi s'est ajouté, à partir de janvier 1931, un cours d'histoire du Moyen Âge à l'université de Nancy, où l'avait invité son ami André Gain. M. Geerard, l'auteur de la *Clavis Graeca*, avait hérité des papiers de M. Richard, qui, faute de devenir chercheur, avait rejoint après sa mise à la retraite l'équipe du *Corpus Christianorum*. Quant à sa bibliothèque, elle fut rachetée par le CNRS à ses neveux.

12.Cf. F. Grat, « Manuscrits des classiques latins en Espagne », in *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1933, p. 324-325, et « Une enquête sur les manuscrits latins d'Espagne », in *Revue des études latines*, XI, 1933, p. 62-63.

13.F. Grat, *l'Illustration*, 30 décembre 1933, n° 4739, p. 599.

14.Association Guillaume-Budé, *Congrès de Nice, 24-27 avril 1935. Actes du Congrès*, Paris, Les Belles-Lettres, 1935, p. 418.

15.F. Grat, *le Moyen Âge et la tradition manuscrite de la littérature*, in *Actes du Congrès de l'Association Guillaume-Budé de Nice 1935*, Nice, 1936, p. 378-388 et 418.

16.F. Grat, déclaration à la chambre le 3 décembre 1938, *Journal officiel* du 4 décembre (Débats parlementaires), p. 2666.

17.Dans cette acception, le mot « réception » est la traduction du mot allemand *Rezeption*.

18.La multiplicité des interventions de F. Grat à la Chambre tant sur les sujets généraux que sur les dossiers les plus divers intéressant ses concitoyens de la Mayenne, l'ampleur des initiatives locales qu'il prit comme député sont là pour attester qu'il était un représentant du peuple assidu se donnant entièrement à son mandat (cf. les tables des débats parlementaires des années 1937-1939).

19.Cf. la lettre de J. Perrin à F. Grat du 1^{er} décembre 1936 n° 645 (AN F₁₇ 17462).

20.J. Glénisson, « Formation et destin de l'Institut de recherche et d'histoire des textes », in *Cahiers de civilisation médiévale*, t. XV, 1972, p. 53.

21.Rapport inédit établi par J. Vielliard en vue de la tenue du comité scientifique de 1938, qui n'eut pas lieu.

22.Qui en est le rédacteur ? Ce peut difficilement être F. Grat. Le document est antérieur au 19 octobre 1939, date de la fondation du CNRS. L'auteur parle à la première personne et connaît assez bien la Caisse nationale pour interroger ou faire interroger sur la tenue de cette réunion le personnel administratif qui l'avait préparée. Le rédacteur de la note semble avoir eu aussi, avant de la rédiger, un entretien avec J. Vielliard. À mon avis, cette note brève constitue la réponse, faite par un tiers qui n'avait pas participé à la réunion (un fonctionnaire du ministère de l'Éducation nationale ?), à une demande orale de F. Grat, qui, s'inquiétant de ne pas avoir vu dans le *Journal officiel* l'acte officiel de fondation de l'IRHT, contrairement aux promesses faites, lui avait demandé de se renseigner officiellement. Non signée et non datée, envoyée sur papier libre, la note représente en effet une réponse officielle qui n'engage pas son auteur.

23.Haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation nationale, qui a occupé le poste de directeur de l'Enseignement supérieur.

24.L'annotateur, non content d'ajouter le nom de Julien Cain, a aussi précisé la date. Le document porte : « La commission [...] s'est réunie chez M. Jean Perrin à une date que l'on n'a pas pu me préciser (fin mai, début juin). » Il est corrigé comme suit : « Le vendredi avant le 9 mai 1937. » L'identification de la main comme étant celle de J. Vielliard est en rapport avec la lettre qu'elle reçoit de Jérôme Carcopino (cf. *infra*, p. 12 sq., et n. 34). La mention marginale rajoutée à l'encre « M. Mazon » s'explique du fait que celui qui l'a portée n'avait pas remarqué que le nom de Mazon était inscrit dans le document lui-même.

25.Nous ne savons pas pourquoi c'est A. Ernout qui a été invité et non par exemple J. Marouzeau, qui manifestera à plusieurs reprises, surtout du temps de J. Vielliard, son estime et ses encouragements à l'Institut de recherche et d'histoire des textes. L'inimitié entre les deux latinistes était notoire.

26.C'est aux décisions prises lors de la réunion du 7 mai que se réfère F. Grat quand il écrit à J. Vielliard le 6 octobre 1937 : « J'ai augmenté le personnel de l'institut et pris la sténodactylo à laquelle j'ai droit. »

27.Les archives de l'IRHT, qui ne disent pas tout, n'ont rien laissé en ce sens, mais elles sont forcément incomplètes. J. Vielliard dans la conclusion d'un rapport de 1943 sur les activités de la section latine, cosigné par M. Th. Vernet-Boucrel, faisait encore allusion aux objections qui s'étaient élevées contre le projet de F. Grat : « La preuve est faite que Félix Grat avait vu juste, qu'il avait eu raison de ne pas se laisser arrêter par les objections. »

28.La meilleure biographie de J. Vielliard est l'article que lui a consacré J. Glénisson, « Jeanne Vielliard (1894-1979) », dans *BEC*, 1982, p. 363-372.

29.Le premier ministre Blum n'en a plus que pour quelques semaines. Léon Blum démissionnera le 22 juin 1937.

30. Directeur administratif de la Caisse nationale de la recherche.
31. Elle le reconnaît elle-même dans sa lettre du 26 juillet à F. Grat : « Je crois qu'on a réservé mes droits aux Archives et que l'on me donnera mon traitement si je me présente, mais, comme depuis fin mai je n'ai rien fait pour la maison, ma situation est assez délicate... »
32. Lettre T/FL n° 482 du 27 juillet 1937, signée Lecouturier, administrateur de la Caisse (AN F₁₇ 17471).
33. Voici comment quelques années plus tard J. Vielliard résumait, à propos des textes latins, la mission de l'IRHT : « 1) étant donné une oeuvre littéraire... quelconque, où peut-on en trouver les manuscrits ? Comment connaître l'histoire de son texte ? [...] 2) étant donné un manuscrit... quelconque, en déterminer l'origine, l'histoire, identifier les textes [qu'il contient]. » J. Vielliard, *Rapport sur les travaux exécutés à l'Institut de recherche et d'histoire des textes depuis l'Armistice*, 29 février 1944, (AL cp 186 b).
34. Cf. son « Rapport présenté à l'occasion du 20^e anniversaire de la fondation de l'Institut de recherche et d'histoire des textes le 7 mai 1957 », dans le *Bulletin d'information de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, 6, 1957, p. 101-106. Le choix de la date est significatif.
35. Lettre de J. Vielliard à F. Grat du 26 juillet 1937 (arch. IRHT).
36. Les photos prises par F. Grat en 1933 sont les premières à être entrées dans les collections de l'IRHT.
37. M.-T. Boucrel accepte dès le 4 août d'entrer dans le nouvel institut. Elle prendra son service le 1^{er} octobre suivant (lettre autographe, arch. IRHT).
38. Cf. *supra*, n. 34.
39. Sur cette note et son auteur, cf. *supra*, n. 22.
40. F. Grat à la Chambre, *Journal officiel* du 4 décembre 1937 (Débats parlementaires), p. 2666.
41. Lettre de F. Grat à H. Laugier du 8 décembre 1938. (arch. IRHT).
42. Madame Baume, photographe, pour faire les tirages et Mlle de Saugy, appelée en 1939 à effectuer une large mission de photographie dans les Balkans.
43. Lettre à J. Vielliard du 26 septembre (arch. IRHT).
44. Cf. la lettre qu'elle reçoit de la direction des Archives le 23 mai 1939, accompagnée d'un devis pour l'aménagement de deux pièces dans le bâtiment H, l'une au sous-sol, l'autre au premier étage, et la correspondance qu'elle échange alors avec la direction des Archives et avec celle de la Caisse (AL cp 24a). C'est dans ce bâtiment que l'IRHT s'installe le 9 septembre 1940, au retour de Laval.
45. *Journal officiel* du 10 juillet 1940.
46. Mario Roques avait fait à Laval, le 10 décembre 1939, une visite d'inspection de l'institut au nom du ministère de l'Éducation nationale.
47. Tout le récit de ces journées est emprunté au rapport rédigé pendant l'été 1940 par J. Vielliard elle-même, sans doute à l'intention des autorités du CNRS (AL cp 25a).
48. Mais jusqu'en janvier 1942, les locaux de l'IRHT consistent en deux pièces dans le bâtiment H.
49. « Aussi quand il tombera en mai 1940, n'y aura-t-il qu'à suivre l'élan donné, à s'inspirer de ses méthodes, de son esprit ; le champ des études sera élargi en conformité avec ses idées premières : c'est ainsi qu'à la section de latin classique s'ajouteront les sections de latin médiéval, de grec, d'ancien français et d'arabe... » (J. Vielliard, *Mélanges Félix Grat*, Paris, 1945.)

50. Elle aura comme successeur Madame Morestin, qui assure le secrétariat général jusqu'à l'arrivée de Marthe Vrignon, au début de 1987.

51. « Quand, quelques mois plus tard, M^{gr} Devreesse passa à la Bibliothèque nationale avec toute sa documentation, M. Richard resta seul et dut repartir à zéro, de sorte qu'il peut à juste titre être regardé comme le fondateur de la section grecque » (M. Geerard, Introduction à : M. Richard, *Opera minora I*, Turnhout, Brepols, 1967, où l'on trouvera une biographie de M. Richard et la bibliographie complète de ses publications.)

52. En fait, É. Brayer est recrutée dès le 1^{er} novembre 1940, mais passe les deux derniers mois de l'année dans la salle bibliographique de la BN pour se faire la main. Nommée membre de l'École française de Rome en 1943, elle ne gagna Rome qu'en 1945.

53. Les dépouillements concernèrent de façon presque exhaustive la riche province ecclésiastique de Reims et, dans une seconde étape, Odile Grandmottet, archiviste-paléographe, dressa des relevés onomastiques à partir des régestes établis pour chaque cartulaire, ce qui rend très précieux ce grand fichier, consultable aujourd'hui au centre Augustin-Thierry d'Orléans. La section élargissant ses activités à l'étude des chartes originales, des pouillés, des documents nécrologiques, des archives des ordres militaires, des finances royales, mérita plus tard son titre initial de section historique et diplomatique, mais elle n'a jamais couvert l'ensemble des documents conservés dans les dépôts d'archives.

54. C'est ce que rappelait Marie-Thérèse d'Alverny devant le Comité de direction le 7 juillet 1970 (AL cp 181). La parution de la bibliographie annuelle *Medioevo latino* (t. I, Florence, 1979), préparée par Claudio Leonardi et son équipe sur le modèle de l'*Année philologique* (et à laquelle collabore l'IRHT depuis le t. II), rendait inutile la continuation de ce fichier. II a donc été fermé en 1987, et publié en l'état sous forme de microfiches en 1989. Toutefois, *Medioevo latino* ne couvrait au début que la littérature médiolatine jusqu'au XIII^e siècle inclus (t. I à XV). J.-P. Rothschild et la section latine de l'IRHT ont lancé dès 1990 pour la fin du Moyen Âge une bibliographie de recherche, restreinte aux auteurs et aux oeuvres ainsi qu'à leurs manuscrits, sous le titre *Bibliographie annuelle du Moyen Âge latin tardif* (BAMAT, t. I, 1991). En 1995, *Medioevo latino* a couvert à son tour les derniers siècles du Moyen Âge, ce qui n'a pas empêché la BAMAT de poursuivre une activité dont tous s'accordent à reconnaître l'exceptionnelle qualité.

55. AL cp 4.

56. *Bulletin d'information de l'IRHT*, 6, 1957, p. 105.

57. C'est J. Wyart qui a créé en 1941 et dirigé jusqu'en 1974 le Centre de documentation du CNRS, installé rue Pierre-Curie jusqu'à son déménagement au 2^e étage du quai Anatole-France au début de 1960. Quelques années plus tard, le centre s'installe dans les vastes locaux de la rue Boyer. Il sera fermé dans des conditions regrettables (destruction d'une bonne partie des archives techniques et du matériel suranné), lors de la création de l'INIST à Vandoeuvre-lès-Nancy en 1986.

58. La perte de l'autonomie en matière de photographie est régulièrement déplorée lors des réunions du comité de direction.

59. Les présidents ont été ensuite Ch.-E. Perrin (1962-1969), Paul Lemerle (1970-1977), Jean Richard (1978-1985), Jean Irigoin (1986-1995), Philippe Contamine (depuis 1996), donc tantôt un philologue, tantôt un historien.

60. P.-V. du comité de direction du 4 mai 1965 (AL cp 4).

61. La suppression du *Bulletin*, dont le dernier volume porte le n° 15 (1967-1968) et est dédié à J. Vielliard, est la conséquence d'une décision générale de la Direction du CNRS,

rappelée par J. Glénisson en tête de cet ultime volume, conçu comme marquant la transition entre le *Bulletin* et le premier tome de la *Revue d'histoire des textes* (t. I, 1971, Paris, CNRS, 1972). Et de fait plusieurs savants étrangers y ont collaboré, dont Bernhard Bischoff.

62. Lettre du 2 février 1949 (AL cp 124a).

63. Cf. Jeanne Vielliard, « L'Institut de recherche et d'histoire des textes et la codicologie », dans *Archives, bibliothèques et musées de Belgique*, t. XXX, n° 2, 1959, p. 212-216, Bruxelles, 1960.

64. Un terme dont Alphonse Dain revendiquait la paternité, mais qu'à en croire le P-V du comité de direction du 12 novembre 1957 désapprouvait Mario Roques (sans doute parce que c'est un hybride latino-grec).

65. Les élèves de G. Vajda dirigeront quelques années plus tard chacun une section issue de la section orientale : paléographie hébraïque (C Sirat), arabe (J. Sublet), s. hébraïque [mss enluminés] (G. Sed).

66. *Op. cit.* (*supra* n. 34), p. 105.

67. La liste du personnel scientifique de l'IRHT (donc sans les techniciens et les administratifs) adressée à la Direction le 30 mai 1960, peu de temps après l'installation de l'équipe quai Anatole-France, comporte 29 noms de titulaires et l'énoncé de 11 sections : latin classique, latin médiéval, ancien français et provençal, grec, orientale, diplomatique, codicologie, humanistes, héraldique, commission des statuts synodaux, comité de paléographie.

68. C'est lui également qui fit admettre par le CNRS que les archivistes-paléographes avaient droit, dès leur recrutement, à un poste d'ingénieur 2 A.

69. Madame Le Goff perpétua cet usage au sein de la section latine.

70. Qu'il me suffise de nommer, parmi les directeurs antérieurs aux années 80, Pierre Monbeig et Jean Pouilloux.

71. Mes remerciements chaleureux vont aux collègues qui ont complété mon information et l'ont précisée en recourant à leurs souvenirs personnels ou ont accepté de relire cet article, Madame Jean Pecqueur née Marie-Magdeleine Boucrel, Édith Brayer, Gilberte Astruc Morize, Lucie Fossier, Anne-Marie Legras, Christine et Benoît Pellistrandi, François Dolbeau, Patricia Stirnemann, Annie Dufour, Geneviève Contamine, Élisabeth Lalou, Jacques Dalarun, Françoise Holtz-Bonneau, sans oublier Thierry Buquet, qui m'a procuré des photographies numérisées. Ils vont aussi à Mesdames Odile Welfel, conservateur délégué auprès de la Direction du CNRS, et Protas, ancien membre de l'INIST.

RÉSUMÉS

The First Years of The Institute for the Research of Texts and their History

The idea for the founding of the Institute for the Research of Texts and their History (IRHT) originated with the historian, Félix Grat, archivist paleographer and former member of the Ecole Française in Rome, later elected to the National Assembly. As early as 1937, two years before the creation of CNRS, he succeeded in convincing Jean Perrin, Nobel Prize winner in physics and then Under Secretary of State for Science and Research under Prime Minister Léon Blum, of the

importance of a project whose goal was nothing less than to assure the conservation of the written memory of human thought. This resulted in the foundation of the first laboratory for research in a domain other than the exact sciences.

To be sure, for this classical scholar, the first priority to be carried out was the transmission of those works that had first seen the light of day in manuscript form, in particular the great writers of Ancient Rome. Right from the beginning however F. Grat laid out an ambitious program with his plan for an Arabic section (a goal that he took particularly to heart for reasons that were as scientific as they were political), as well as Greek, French, Celtic sections and so on. Being himself particularly keen on all the progress accomplished in photography, F. Grat wanted a huge library that would collect photographs of all written manuscripts spread throughout the world in diverse languages in order to make them accessible to researchers and to facilitate research.

With the help of Jeanne Vieillard, who was first place in the class of 1924 at the Ecole des chartes, Félix Grat opened the new institute located at first in the Bibliothèque Nationale. He sent out his assistants throughout Europe to photograph the manuscripts. However, war was threatening and once it broke out, the patriotic F. Grat enlisted in an auxiliary corps, while the IRHT withdrew to Laval. He was one of the first officers to fall at the head of his troops at the very beginning of the German offensive. Jeanne Vieillard took over the direction of the IRHT. Specialized sections were founded one after another, going even beyond the limits of the program planned by Félix Grat.

At the end of 1940, the IRHT relocated to the National Archives and, in 1960, was transferred to a building constructed by CNRS on the Quai Anatole-France in Paris. Then followed twenty years of accumulating first rate documentation on each author, each text, each manuscript and in all the disciplines bordering on textual history. This was an institute ahead of its time due to its organization, specialization, technical nature and feeling for multidisciplinary research. IRHT was admired by users from all countries. The staff, well supervised by the archivists paleographers, was constantly growing and so were the programs. Already collections were established that would consolidate the international status of this laboratory which under Jean Glénisson, successor to Jeanne Vieillard, was to enjoy renewed momentum.

INDEX

Mots-clés : IRHT

AUTEUR

LOUIS HOLTZ

Louis Holtz, directeur de recherche honoraire du CNRS, directeur de l'IRHT de 1986 à 1997.